

La Lumière... vient de France. Le livre français en Italie à la veille de la Révolution

Françoise Waquet

Résumé

Françoise Waquet, «La Lumière... vient de France». Le livre français en Italie à la veille de la Révolution, p. 233-259.

Ce rapport sur le livre français en Italie à la veille de la Révolution s'articule autour de quatre points principaux: les livres (importations, réimpressions, traductions, ouvrages en langue française, mais aussi en latin); le public; l'incidence de la censure; les grandes tendances de la production française dans la péninsule. Il en ressort une présence massive et, de surcroît, extrêmement diversifiée du livre français outre-mer. Or, cette situation, telle que nous l'observons dans les années 80, n'est point originale; elle n'est que l'amplification d'un mouvement qui s'était dessiné dans la première moitié du XVIII^e siècle. Dans ces conditions, la réaction nationale qui caractérisa la culture italienne au lendemain de la (v. au verso) Révolution serait non tant la conséquence de cet événement exceptionnel que le point d'aboutissement d'un mouvement quasi séculaire, d'où sa force et son intensité.

Citer ce document / Cite this document :

Waquet Françoise. La Lumière... vient de France. Le livre français en Italie à la veille de la Révolution. In: Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée, tome 102, n°2. 1990. pp. 233-259;

doi : 10.3406/mefr.1990.4111

http://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1990_num_102_2_4111

Document généré le 12/06/2016

FRANÇOISE WAQUET

«LA LUMIÈRE. . . VIENT DE FRANCE»

LE LIVRE FRANÇAIS EN ITALIE À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

«Neologismo straniero»: c'est par cette curieuse formule que Matteo Borsa caractérisait le goût dominant dans les lettres italiennes des années 1780, avant d'analyser une situation que nous qualifierions aujourd'hui d'acculturation. Selon lui, ses compatriotes s'étaient passionnés pour les ouvrages étrangers – et par étrangers, Borsa entendait avant tout français. Fascinés par ces nouvelles idoles, les Italiens avaient négligé, voire méprisé ce que leur pays avait produit et produisait. Ils étaient ainsi devenus des étrangers et d'esprit et de cœur. Rien d'étonnant alors à ce que leur propre culture leur parût inférieure et qu'ils s'en détournent au profit d'autres savoirs. À la base de ce processus qui à terme serait fatal au génie italien, il y avait, avec des milliers de livres venus d'au-delà des monts, le «flot» des traductions qui désormais submergeait presque la péninsule. Les mêmes métaphores de déluge et d'inondation se retrouvent chez bien d'autres auteurs italiens, à commencer par les prédicateurs, pour décrire une situation qui se caractérisait par «le fanatisme pour les ouvrages d'origine étrangère» et qui se traduisait par la présence massive de ces mêmes livres dans la péninsule¹.

Or, au-delà de considérations générales ou, au contraire, d'études ponctuelles, un tel phénomène demeure fort mal connu. De surcroît, il est

¹ Matteo BORSA, *Del gusto presente in letteratura italiana, dissertazione. . . , data in luce e accompagnata da copiose osservazioni relative al medesimo argomento da Stefano Arteaga*, Venise, presso Antonio Zatta e figli, 1785, p. 11 et suiv. Voir les observations analogues de Carlo Gozzi (Anne MACHET, *Le marché italien*, dans *Histoire de l'édition française. Tome II. Le livre triomphant, 1660-1830. . .*, Paris, 1984, p. 366), de Domenico Caminer (Maria Rosa ZAMBON, *Les romans français dans les journaux littéraires italiens du XVIII^e siècle*, Paris, Florence, 1971, p. 102-103), de l'archevêque de Palerme (N. D. EVOLA, *Ricerche storiche sulla tipografia siciliana*, Florence, 1940, p. 84), de prédicateurs (Alfonso PRANDI, *Religiosità e cultura nel '700 italiano*, Bologne, 1966, p. 92).

aujourd'hui encore malaisé à saisir, du moins, pour qui souhaite l'appréhender dans la diversité de ses aspects. C'est que d'abord l'Italie typographique du second Settecento demeure une *terra incognita* ou peu s'en faut : livres et lecteurs, imprimeurs et libraires ne sont le plus souvent que de pâles fantômes, de simples abstractions². Seule Venise fait ici exception : encore ignore-t-on ce qui s'y imprimait précisément au dernier siècle de l'Ancien Régime. Le bilan est à peine plus satisfaisant lorsqu'on considère le cas particulier du livre français. Les travaux de Franco Piva pour l'aire vénitienne, des bibliographies spécialisées consacrées à différents genres littéraires fournissent des informations solides. Elles ne font que mieux ressortir l'ignorance où l'on se trouve plongé dès que l'on aborde d'autres domaines du savoir, dès que l'on dépasse les confins de la Sérénissime République.

Par ailleurs, l'historiographie relative au XVIII^e siècle italien, volontiers « illuministica », a accordé une attention privilégiée au dialogue entretenu par l'Italie avec les formes les plus novatrices de la culture étrangère des Lumières, avec ses plus illustres représentants. De fait, les études ne manquent pas sur la fortune italienne de Montesquieu, Rousseau, Voltaire ou Helvétius, pour ne citer que les « maggiori », sur celle de ce livre-symbole que fut l'*Encyclopédie*. Cette orientation même de l'historiographie excluait presque que l'on accordât quelque attention à ceux qui ne se situaient point dans la mouvance des Lumières. Dans ces conditions, l'équation qui a souvent été posée – implicitement, il est vrai – entre livre français et livre éclairé n'est-elle pas à réviser ? Cette révision n'est-elle pas le gage d'une vue à la fois plus ample et plus nuancée de la culture italienne, en rappelant des noms, des œuvres, des tendances jusqu'ici oubliés, ignorés, ou occultés ?

Si la bibliographie existante ne facilite point notre entreprise, celle-ci, en outre, porte en soi bien des difficultés. Le livre français n'est pas en effet un objet aussi facile à cerner qu'il y paraît. Sous cette dénomination simple se cache une réalité bien plus complexe.

Elle comprend d'abord, et naturellement, les livres venus de France. En 1777, les libraires parisiens avaient 147 correspondants en Italie³. En outre, en dépit de la concentration parisienne de l'industrie typographi-

² La constatation en ce sens faite par Francesco Barberi en 1979 (dans l'introduction du catalogue, *Civiltà del Settecento a Napoli. Arte della stampa. 1734-1789*, p. 9) conserve aujourd'hui encore toute son actualité.

³ Anne MACHET, *Le marché italien, op. cit.*, p. 365.

que, les Lyonnais conservaient encore des relations d'affaires avec l'Italie, achetant des livres dans la péninsule et y vendant non seulement des productions de leurs fonds, mais aussi des ouvrages qui transitaient par leurs mains⁴.

C'est que désormais un livre français sur deux s'imprime hors du Royaume⁵. Acheminées à l'occasion par les Lyonnais, les productions françaises sorties des presses périphériques parvenaient aussi directement en Italie. Ainsi, à la douane de Venise arrivaient des ouvrages en provenance d'Allemagne, de Hollande et de Suisse⁶; ainsi, les « livres gaillards et philosophiques » que Filippo Buonarroti débitait à Florence en 1786 venaient en partie de Lausanne⁷; ainsi, la Société typographique de Neuchâtel eut dans toute la péninsule des clients nombreux pour l'*Encyclopédie*, les écrits des philosophes matérialistes, mais aussi, tel le libraire Storti, pour des livres hautement respectables. Neuchâtel ne se bornait pas à écouler ses propres productions, elle expédiait à ses partenaires italiens des ouvrages imprimés ailleurs⁸. Les Genevois entretenaient également avec l'Italie un commerce qui, s'il connut son apogée dans les années 1720-1760, ne continuait pas moins d'être actif dans les dernières décennies du siècle. Entre 1759 et 1785, le Genevois Gosse eut trente-sept correspondants dans la péninsule. Pour les mêmes années, Georges Bonnant fournit des exemples de libraires de Gênes, Modène, Parme et Sienne débitant dans leurs boutiques des impressions de Genève. Dans leurs exportations vers l'Italie, les Genevois ajoutaient aux productions locales, des ouvrages imprimés ailleurs. Ainsi, dans les années 1778, Cailler envoya à la Nouvelle Société littéraire et typographique de Naples de nombreux exemplaires des *Épreuves du sentiment* de Baculard d'Arnaud, publié à Neuchâtel; en 1785, Gosse offrait à Conton de Gênes les œuvres complètes de Voltaire dans l'édition de Kehl et dans la contre-

⁴ Roger CHARTIER, *Livre et espace : circuits commerciaux et géographie culturelle de la librairie lyonnaise au XVIII^e siècle*, dans *Revue française d'histoire du livre*, 1-2, 1971, p. 80.

⁵ Voir, les divers chapitres consacrés à l'édition française hors de France, dans *Histoire de l'édition française. Tome II, op. cit.*, p. 302 et suiv.

⁶ Franco PIVA, *Cultura francese e censura a Venezia nel secondo Settecento (Ricerca storico-bibliografica)*, Venise, 1973, p. 107.

⁷ Maria Augusta MORELLI, *Alcuni documenti inediti su Filippo Buonarroti*, dans *Critica storica*, III, 1964, p. 476.

⁸ Anne MACHET, *Clients italiens de la Société typographique de Neuchâtel*, dans *Aspects du livre neuchâtelois. Études réunies à l'occasion du 450^e anniversaire de l'imprimerie neuchâteloise, publiées par Jacques Rychner et Michel Schlup*, Neuchâtel, 1986, p. 159-185.

façon de Bâle; la même année, le même libraire expédiait à son confrère Pini de Bergame «des livres gaillards» qu'il avait achetés en France⁹.

On ne possède aucune estimation chiffrée de ces importations, si l'on excepte les livres officiellement entrés à Venise. Dans cette ville, il arriva entre 1750 et 1790, 60.000 titres environ; 10.000 correspondent à des ouvrages français; ainsi un livre sur six entrant ouvertement à Venise est en français¹⁰. C'est là, sans nul doute, l'indice d'importations massives. Autre preuve concordante: la rédaction par des libraires de la péninsule de catalogues spécialement consacrés au livre français, tels la *Collection de livres françois qui sont à vendre dans les bibliothèques de Dominique Terres* (Naples, 1782), le *Catalogue des livres françois qui se trouvent chez la Nouvelle Société littéraire et typographique de Naples* (1787), le *Catalogue des livres philosophiques et gaillards* que Filippo Buonarroti publia à Florence en 1786 et qui se terminait par cette formule aussi éloquente que maladroite: «On reçoit de chez nous des commissions tout livre françois que ce soit». À défaut de dresser une liste particulière, des libraires signalaient dès le titre même de leurs catalogues la présence de livres français dans leurs boutiques, ou bien annonçaient qu'une section était expressément consacrée à ces ouvrages. Ainsi, le catalogue qu'Antonio Zatta publia en 1780 se terminait par un «parvus index librorum gallica lingua conscriptorum».

La présence de libraires français dans plusieurs villes de la péninsule – Turin, Milan, Gênes, Florence, Parme, Pérouse, Bologne, Rome, Naples, Palerme – atteste encore que le livre français était une marchandise d'un bon débit. Précisons, toutefois, que ces libraires, généralement jugés ignorants, mais fort habiles marchands, ont peut-être moins promu le livre français en Italie qu'ils n'ont profité de son succès pour en faire le commerce¹¹.

Encore pour estimer ces importations à leur juste mesure faut-il

⁹ Georges BONNANT, *La librairie genevoise en Italie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, dans *Genava*, n.s., XV, 1967, p. 131 et suiv.

¹⁰ Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, *op. cit.*, p. 97-98.

¹¹ Sur la présence de libraires français en Italie, voir, de façon générale, Anne MACHET, *Le marché italien*, *op. cit.*, p. 365; Georges BONNANT, *La librairie. . .*, *op. cit.*, p. 139 (qui rapporte les jugements peu flatteurs portés sur ces libraires). Plus précisément, on consultera, pour Bologne, Euride FREGNI, *Librai e botteghe di libri*, dans *Produzione e circolazione libraria a Bologna nel Settecento. Avvio di un'indagine. Atti del V colloquio. Bologna, 22-23 febbraio 1985*, Bologne, 1987, p. 308; pour Naples, Pasquale PIRONTI, *Bulifon, Raillard, Gravier, editori francesi in Napoli*, Naples, 1982; pour Pérouse, Maria E. MENICETTI BIANCHI, *Annali tipografici di Carlo Baduel. Vita e fortuna di un editore perugino del Settecento*, Pérouse, 1983.

inclure les ouvrages dus à des auteurs français et publiés en latin. Les mentions de livres en cette langue que l'on relève dans les catalogues des libraires italiens, ainsi que les indications que Georges Bonnant fournit à ce sujet dans son étude sur les échanges commerciaux entre Genève et l'Italie, laissent penser que le livre latin – en particulier dans le secteur religieux – se vendait encore bien¹².

À ces importations s'ajoute naturellement ce qui s'imprimait en Italie même. Le livre français était une marchandise qui se vendait bien, au point qu'on allât jusqu'à attribuer une origine française à des productions italiennes pour leur assurer des lecteurs¹³. Il y avait donc entre les traductions et les réimpressions un marché à prendre pour les imprimeurs de la péninsule. Les Vénitiens, en particulier, lors de la crise qui secoua leur industrie typographique dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, virent là une planche de salut et se firent un point fort de la réimpression des ouvrages français en langue originale ou en version italienne¹⁴. De fait, Venise s'acquitta la première place pour les traductions du roman et du théâtre français¹⁵; cette prééminence se trouverait certainement confirmée si l'on étendait l'enquête à d'autres disciplines. Ailleurs dans la péninsule, bien des imprimeurs se lancèrent dans la réimpression d'ouvrages français. Naples et Rome, Lucques et Florence, Padoue et Gênes furent probablement les lieux d'édition les plus importants à cet égard¹⁶; toutefois, même dans des cités sans grand dynamisme éditorial,

¹² Voir, par exemple, le catalogue des Remondini de 1772. Georges BONNANT, *La librairie...*, p. 135.

¹³ Luigi BALSAMO, *Produzione e circolazione libraria in Emilia (XV-XVIII sec.)*. Studi e ricerche, Parme, 1983, p. 151. Maria Rosa ZAMBON, *Bibliographie du roman français en Italie au XVIII^e siècle. Traductions*, Florence, Paris, 1962, p. XI.

¹⁴ Mario INFELISE, *L'editoria veneziana nel '700*, Milan, 1989, chap. 6 et 7. Ce n'était toutefois point là une activité nouvelle à Venise (voir, à ce sujet, notre article *Les réimpressions vénitiennes d'ouvrages français au XVIII^e siècle*, dans *L'imprimé en Méditerranée (XV^e-XVIII^e siècle)*, à paraître).

¹⁵ Comme il ressort des bibliographies dressées par Maria Rosa ZAMBON (*Bibliographie du roman français...*, op. cit.), Luigi Ferrari (*Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII^o e XVIII^o*. Saggio bibliografico, Paris, 1925), Giovanni Saverio SANTANGELO et Claudio VINTI (*Le traduzioni italiane del teatro comico francese dei secoli XVII e XVIII*. Indagine bibliografica diretta da Marcello Spaziani, Rome, 1981).

¹⁶ Pour des exemples, on se reportera, en l'absence d'ouvrages spécifiques, aux bibliographies spécialisées citées à la note précédente, à celles qui ont été consacrées aux dictionnaires par Carlo BATTISTI (*Note bibliografiche alle traduzioni italiane di vocabolari enciclopedici e tecnici francesi nella seconda metà del Settecento*, Florence, 1955) et par Paolo ZOLLI (*Bibliografia dei dizionari specializzati ita-*

telles qu'Ancône ou Brescia, on mit sous la presse des ouvrages français¹⁷. Ces publications devaient être fort rentables étant donné la concurrence à laquelle parfois les imprimeurs se livrèrent. Le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier fut imprimé simultanément à Lucques et à Naples¹⁸; deux traductions des *Lois civiles* de Domat parurent concurrentement à Naples à la veille de la Révolution¹⁹; pour l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury qu'il publia à Gênes, Olzato aurait, selon, ses détracteurs, pillé la traduction donnée par les Vénitiens²⁰. La fortune éditoriale de l'*Encyclopédie* illustre parfaitement la lutte que se livraient les imprimeurs italiens pour reproduire un ouvrage dont le succès était probable. Dès 1751, les Vénitiens avaient obtenu un privilège pour réimprimer un ouvrage qu'ils pensaient être non le dictionnaire de Diderot et d'Alembert, mais la *Cyclopaedia* de Chambers corrigée et augmentée. Les éditions en français réalisées successivement à Lucques et à Livourne ne mirent pas fin aux projets; peut-être même leur réussite les stimula. En 1774, Zatta de Venise pensait à une traduction italienne qui aurait repris les notes de l'édition de Livourne. En 1781, Stecchi de Florence lançait un projet similaire; toutefois cette traduction aurait été fondée non sur l'édition de Paris, mais sur celle de Lausanne. Au même moment, son ancien associé Del Vivo se proposait une entreprise analogue. À peine parue, l'*Encyclopédie méthodique* attira l'attention d'imprimeurs italiens qui virent dans cette nouvelle publication une bonne affaire en perspective; dès la fin de 1782, Manfré obtenait un privilège; son concurrent malheureux, le Vénitien Formaleoni, faisait alliance avec le Siennois Bindi pour tenter

liani del XIX secolo, Florence, 1973; *Appunti linguistici e bibliografici sui dizionari specializzati tradotti dal francese nel XVIII secolo*, dans *La ricerca dialettale*, II, 1978, p. 35-55), aux études de Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Maria Galanti editore*, dans *Miscellanea Walter Maturi*, Turin, 1966, p. 239, 244-246, 249-251, 256; de Giuseppe BELLINI, *Storia della Tipografia del Seminario di Padova, 1684-1938*, Padoue, 1939, annales (en fin de volume), *passim*; ainsi qu'au catalogue *Editoria e riforme a Pisa, Livorno e Lucca nel '700*. . . Lucques, 1979. Il va de soi que la lecture des catalogues des libraires, des journaux littéraires et des inventaires de bibliothèques est ici riche d'exemples et d'enseignements.

¹⁷ Filippo M. GIOCHI et Alessandro MORDENTI, *Annali della tipografia in Ancona, 1512-1799*, Rome, 1980, n° 634, 718-720, 722. Ugo VEGLIA, *Stampatori e editori bresciani e benacensi nei secoli XVII e XVIII*, Brescia, 1984, p. 64, 189.

¹⁸ Elena AMICO MONETTI, *L'attività di una tipografia lucchese del Settecento*, dans *Miscellanea di scritti di bibliografia ed erudizione in memoria di Luigi Ferrari*, Florence, 1951, p. 36 et suiv.

¹⁹ Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Maria Galanti*. . ., *op. cit.*, p. 256.

²⁰ *Europa letteraria*, septembre 1769, p. 100.

de reprendre l'initiative; mais, en vain. En janvier 1784, le premier volume sortait des presses du Séminaire de Padoue²¹.

Il ne faudrait pas pour autant croire que les imprimeurs italiens se lançaient tête baissée dans l'aventure des réimpressions, en particulier lorsqu'il s'agissait d'ouvrages en plusieurs volumes. Dans bien des cas, ils s'assuraient financièrement en lançant une souscription²². Par ailleurs, des rééditions ne furent entreprises que sur le conseil de personnes autorisées. Ainsi, les Lucquois Trenta et Bonsignori sollicitèrent l'avis de Salvatore Venturini et du très savant Tiraboschi avant de mettre sous presse l'édition des œuvres complètes de Théodoret par le Père Sirmond, l'*Histoire ecclésiastique* de Racine ou le *Cours d'agriculture* de Rozier²³. Enfin, pour des publications monumentales, il arriva que l'on ne donnât d'abord qu'une édition partielle, avant de publier, une fois le succès venu, l'ensemble de l'ouvrage. Ce fut, par exemple, le cas de l'*Histoire naturelle* de Buffon dans la traduction donnée par Galeazzi de Milan²⁴.

Ainsi, les presses italiennes contribuèrent-elles à la diffusion du livre français dans la péninsule²⁵. Il en sortit, avant tout, des traductions, un véritable torrent, selon les contemporains. Celles-ci n'étaient point dans l'ensemble d'une grande qualité. Elles étaient souvent bâclées : c'est que

²¹ Salvatore BONGI, *L'Enciclopedia in Lucca*, dans *Archivio storico italiano*, XVIII, 1873, p. 64-90; Ettore LEVI MALVANO, *Les éditions toscanes de l'Encyclopédie*, dans *Revue de littérature comparée*, III, 1923, p. 213-256; Mario ROSA, *Encyclopédie, Lumières et Tradition au 18^e siècle en Italie*, dans *Dix-huitième siècle*, 4 1972, p. 109-169; Valentino BALDACCI, *L'«Enciclopedia» nella Toscana del '700*, dans *Rassegna storica toscana*, XXXI, 1985, p. 195-230; Daniela CECCHINATO, *L'edizione padovana dell'Enciclopedia*, dans *Accademie e biblioteche d'Italia*, LV, 1987, p. 17-33; Mario INFELISE, *L'editoria. . .*, *op. cit.*, p. 357-367.

²² Bien sûr, l'ouvrage en souscription était offert à un prix plus avantageux et il arrivait que l'édition italienne coûtât moins cher que l'original français, d'un tiers, par exemple, pour l'édition lucquoise de l'*Encyclopédie* (Mario ROSA, *Encyclopédie. . .*, *op. cit.*, p. 127).

²³ Elena AMICO MONETTI, *L'attività di una tipografia lucchese. . .*, *op. cit.*; Mario PELAEZ, *Lettere di Girolamo Tiraboschi a Tommaso Trenta*, dans *Atti della Reale Accademia lucchese di scienze, lettere ed arti*, XXX, 1900, p. 61-121.

²⁴ *Europa letteraria*, mai 1770, p. 101.

²⁵ Précisons, toutefois, qu'une partie de ces réimpressions italiennes – impossible à quantifier – ne demeura pas dans la péninsule. Voir, par exemple, Georges BONNANT, *La librairie genevoise. . .*, *op. cit.*, p. 136; Mario INFELISE, *L'editoria. . .*, *op. cit.*, qui note, p. 367, que l'*Encyclopédie méthodique* réimprimée à Padoue se vendit aussi en Allemagne, en Autriche et au Portugal; on aurait aimé savoir en quoi consistaient précisément les exportations vénitienes dont ce même auteur a analysé le mouvement tout au long du XVIII^e siècle (chap. 5).

la demande était grande et la concurrence forte; de surcroît, les imprimeurs se contentaient de traducteurs médiocres ou hâtifs afin de contenir les coûts de la publication. Aussi, les fautes de traduction ne manquent-elles pas, ni d'ailleurs les gallicismes. Les œuvres littéraires et les ouvrages techniques étaient sur ce point également traités. Le traducteur du *Dictionnaire abrégé d'antiquités* de Monchablon n'avait guère fait preuve de zèle : il avait laissé toutes les mesures en français. Il arrivait que ceux-là mêmes qui devaient tourner une œuvre du français en italien ignorent, ou presque, la première langue. Carlo Gozzi rougissait de la version italienne qu'il avait donnée dans sa jeunesse du *Pharsamon* de Marivaux : « première traduction du français que je fis avec la seule aide de la grammaire et du dictionnaire afin de m'exercer pour arriver à comprendre cette langue »; et il rougissait d'autant plus que cette traduction avait été imprimée²⁶.

Quels que fussent leurs défauts ou leurs qualités, ces traductions se voulurent souvent une adaptation au goût, à l'usage italien. Les œuvres théâtrales en fournissent de nombreux exemples. Le respect de l'œuvre originale ne fut point strict. Les cinq actes furent parfois réduits à trois; des personnages, des scènes, des épisodes furent ôtés ou, au contraire, ajoutés; de même, pour répondre au goût du public, on intercala dans les tragédies des épisodes comiques, et on alla jusqu'à concevoir une nouvelle fin qui terminât heureusement la pièce : ainsi, dans la traduction que Francesco Albergati donna de l'*Iphigénie* de Racine (1764), il ajouta une scène finale où étaient célébrées les noces de l'héroïne avec Achille. À l'occasion, on écarta ou on modifia des passages qui étaient jugés irréligieux ou susceptibles de créer des difficultés avec les autorités. La version que Carlo Gozzi donna du *Fayel* de Baculard d'Arnaud (1772) était dans l'ensemble fidèle à l'œuvre originale; cependant, à l'acte V, le traducteur avait opéré quelques modifications afin d'éviter tout problème avec la censure²⁷.

À côté de traductions, les presses italiennes reproduisirent aussi des ouvrages en français. Le *Télémaque* de Fénelon et le Catéchisme de Goussier, l'*Encyclopédie* et le *Temple de Gnide*, le *Journal des Journaux* et l'*Histoire romaine* de Rollin, autant d'ouvrages, relevant des genres les plus divers, et qui furent réimprimés partout dans la péninsule, à Venise, bien

²⁶ Pour les œuvres littéraires, voir les études (citées n. 15) de M. R. ZAMBON (où se trouve la citation, p. 56), de L. FERRARI, de G. S. SANTANGELO et C. VINTI. Pour les dictionnaires, on se reportera à Paolo ZOLLI, *Appunti. . . , op. cit.*, II, 1978, p. 35-55. Pour le *Dictionnaire* de MONCHABLON, voir *Europa letteraria*, juin 1769, p. 60.

²⁷ Luigi FERRARI, *Le traduzioni italiane. . . , op. cit.*, introduction et p. 105 et 136 pour les exemples.

sûr et principalement, mais aussi à Naples, à Bologne, ou en Toscane. Certaines de ces réimpressions – en particulier pour des ouvrages interdits ou suspects – parurent sous une fausse adresse; ce fut d'ailleurs là une pratique courante et officielle à Venise²⁸. Or, un tel déguisement ne se laisse pas toujours aisément percer et ce, finalement, au détriment de l'édition italienne. Ainsi a-t-il fallu attendre 1975 pour que soit rendue aux presses de Livourne et plus précisément à Giuseppe Aubert une édition du *Contrat social* publiée en 1762 sous l'adresse d'Amsterdam²⁹.

Ces réimpressions témoignent assurément d'une bonne connaissance du français dans la péninsule; d'ailleurs, on jugeait cette langue « commune » dans les milieux cultivés et dans les collèges des Jésuites la majorité des élèves suivait des cours de français³⁰. Cependant, tout « reprint » ne saurait être considéré comme un pur hommage à notre langue; à l'occasion, il traduit l'échec de projets plus ambitieux. Le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier qui parut à Lucques à partir de 1786 reproduisait exactement l'édition originale; ce n'était là, en fait, que le dernier avatar d'un ample projet formé trois ans plus tôt: on avait d'abord envisagé une traduction complète avec des additions relatives à l'agriculture italienne, puis une réimpression avec une traduction des seuls termes techniques et des notes dues à des spécialistes, avant de se résoudre, face à des difficultés matérielles, à une simple réédition³¹.

Parmi ces réimpressions réalisées en terre italienne, on doit compter des œuvres en latin, dans le domaine juridique mais surtout en matière théologique. À Naples, on réédita les œuvres de grands juristes français, Cujas, Godefroy, Dadin de Hauteserre. Les Pères de l'Église continuèrent à être réimprimés dans les éditions qu'en avaient données les mauristes et la fortune de l'érudition ecclésiastique française ne se démentit pas: les écrits de Noël Alexandre, de Dom Calmet, de Claude Fleury, du Père Petau ou de Bernard Lamy furent encore réédités, principalement à Venise, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Enfin, en 1789, paraissait à

²⁸ Mario INFELISE, *L'editoria...*, *op. cit.*, p. 71 et suiv.

²⁹ Franco VENTURI, *Un'edizione italiana del «Contrat social» e della «Lettre à Christophe de Beaumont» di Jean-Jacques Rousseau*, dans *Rivista storica italiana*, LXXXVII, 1975, p. 571-574.

³⁰ Andrea DARDI, *Uso e diffusione del francese*, dans *Teorie e pratiche linguistiche nell'Italia del Settecento*, a cura di Lia Formigari, Bologne, 1984, p. 347-372. Gian Paolo Brizzi, *La formazione della classe dirigente nel Sei-Settecento. I «seminaria nobilium» nell'Italia centro-settentrionale*, Bologne, 1976, p. 239-240.

³¹ Elena AMICO MONETTI, *L'attività di una tipografia lucchese...*, *op. cit.*, p. 37-39.

Naples la réimpression de l'ouvrage qui avait symbolisé la force et l'originalité de la méthode critique française, le *De re diplomatica* de dom Jean Mabillon³².

Traductions ou réimpressions, des éditions italiennes s'accompagnèrent parfois de notes. Celles-ci remplissaient plusieurs fonctions : d'explication, de correction, d'atténuation, de moralisation. Les exemples ne manquent pas que l'on pourrait emprunter aux œuvres romanesques aussi bien qu'aux écrits philosophiques ou religieux. Bornons-nous au cas de l'*Encyclopédie* dans l'édition lucquoise. Des notes ont été ajoutées pour corriger des affirmations peu agréables à des lecteurs italiens, pour fournir des compléments relatifs à la civilisation italienne, pour, comme le disait l'un des annotateurs, « honorer l'Italie trop délaissée par les Français ». D'autres notes avaient, elles, pour objet d'atténuer, voire de réfuter des propos trop audacieux en matière philosophique ou religieuse. Pour les Lucquois, l'*Encyclopédie* était avant tout une somme de savoir et ils s'appliquèrent à exagérer encore ce caractère en désamorçant toute charge polémique³³.

De même, des éditions italiennes furent dites augmentées. C'est là une affirmation qui ne doit être accueillie qu'avec la plus grande prudence, comme nous l'enseignent, par exemple, les études menées par Paolo Zolli sur les dictionnaires traduits du français³⁴. Rares, par ailleurs, furent les cas – et le contexte économique n'y prêtait guère – tel que celui du Napolitain Galanti prenant contact avec l'auteur français dont il envisageait de rééditer l'ouvrage, pour en obtenir un supplément³⁵.

³² En l'absence de toute étude spécifique, on se reportera à Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Galanti*. . . , *op. cit.*, p. 244, 256; Francesco BARBERI, *Civiltà del Settecento a Napoli*. . . , *op. cit.*, n° 89; Pietro STELLA, *Agostinismo in Italia e cultura patristica europea tra Sette e Ottocento*, dans *Augustinianum*, 16, 1976, p. 187 et suiv.; Nicola BARONE, *L'edizione napoletana dell'opera «De re diplomatica» del Mabillon*, dans *Atti dell'Accademia pontaniana*, XLI, 1911, memoria 2. Ajoutons quelques exemples tirés de la consultation de catalogues de bibliothèques : Noël ALEXANDRE, *Historia ecclesiastica Veteris Novique Testamenti*. . . , Luccae, typis L. Venturini, 1748-1752; Ferrariae, Sed prostant Venetiis apud T. Bettinelli, 1758-1762; Venetiis, sumptibus Societatis, 1771; Venetiis, ex typ. J. Gatti, 1777-1778. Augustin CALMET, *Commentarium literale in omnes ac singulos tum Veteris cum Novi Testamenti libros*. . . , Venetiis, apud Sebastianum Coleti, 1754-1756; Venetiis, typis Sebastiani Coleti, 1767-1775; Venetiis, 1797. Bernard LAMY, *Apparatus biblicus, sive Manuductio ad Sacram Scripturam tum clarius, tum facilius intelligendam*. . . Editio octava veneta, Venetiis, apud L. Basilium, 1793.

³³ Mario ROSA, *Encyclopédie*. . . , *op. cit.*, p. 131 et suiv.

³⁴ Paolo ZOLLI, *Appunti*. . . , *op. cit.*, p. 37-38.

³⁵ Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Galanti*. . . , *op. cit.*, p. 249.

Il arriva, enfin, que des ouvrages français ne furent pas réédités en Italie dans la forme qui était originellement la leur. Ainsi, l'on publia, en Vénétie notamment, des extraits de l'*Encyclopédie* de façon séparée ou en anthologies³⁶; ainsi, des œuvres françaises entrèrent en partie ou en totalité dans les collections, un genre qui connut, semble-t-il, une certaine faveur dans l'Italie des années 1780, aussi bien dans le domaine de la littérature que dans ceux de la politique ou de la religion³⁷.

Ce développement sur la présence multiforme du livre français dans l'Italie du second Settecento ne saurait passer sous silence le rôle médiateur que la France joua à l'égard des littératures du nord. Celles-ci, comme l'a montré Paul Hazard dans un article devenu classique, ne furent connues dans la péninsule que par le biais de traductions françaises, en fait des adaptations. De surcroît, c'est souvent à partir de la version française que s'opéra la traduction italienne. Les *Nuits* de Young fournissent un exemple éloquent. Le traducteur français, Le Tourneur, avait réordonné l'œuvre; il avait voulu, selon ses propres mots, «tirer du Young anglais un Young français qui pût plaire à ma nation». Loschi qui donna la deuxième édition italienne, présentait sa version comme originale, avant d'avouer: «Comme je ne sais pas un mot d'anglais, j'ai dû, bon gré mal gré, m'attacher pas à pas à la traduction de M. Le Tourneur...»³⁸. Ce rôle d'intermédiaire, plus ou moins fidèle, que la France joua à l'égard des littératures allemande et surtout anglaise, elle le remplit aussi dans d'autres domaines. Les œuvres de Locke apparaissent dans les catalogues des libraires italiens dans leurs éditions en langue française, et des dictionnaires anglais, tel celui de James Robert pour la médecine, furent traduits en italien à partir de la version qui en avait été précédemment faite dans notre langue.

Le livre français, ce fut donc des ouvrages imprimés en France, mais aussi hors du Royaume, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, ainsi qu'en Italie. Ce fut des ouvrages en langue française, mais aussi des traductions

³⁶ Paolo PRETO, *L'Illuminismo veneto*, dans *Storia della cultura veneta. Il Settecento. 5/1*, Vicence, 1985, p. 27.

³⁷ Pour le domaine littéraire, voir les bibliographies de M. R. Zambon et de G. S. Santangelo et C. Vinti précédemment citées. Pour l'histoire politique et la religion, des exemples dans Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Galanti... op. cit.*, p. 244-245; Pietro STELLA, *Agostinismo... op. cit.*, p. 194-195; Niccolò RODOLICO, *Amici e libri francesi di un giansenista italiano (Scipione de' Ricci e Gabriele di Bellegarde)*, dans *Archivio storico italiano*, LXXII, 1914, p. 92-100.

³⁸ Paul HAZARD, *L'invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII^e siècle*, dans *Revue de littérature comparée*, 1921, p. 30-67 (pour les citations, p. 54).

en italien et encore des écrits en latin. Ce fut enfin le véhicule de cultures ne relevant pas de la seule France. De cette multiplicité de formes, de provenances, de références, on peut sans grand risque conclure à une présence massive de tels livres dans la péninsule; on est toutefois dans l'impossibilité d'en donner une estimation chiffrée.

* * *

Tout aussi vague demeure le public de ces ouvrages. Combien étaient-ils à acheter et à lire des livres français à la veille de la Révolution? On ne sait que penser du chiffre de 150.000 personnes avancé par Giovanni Ristori, comme estimation de la classe cultivée – la connaissance du français entrant dans ce calcul.

Selon ce même auteur, ces 150.000 personnes se répartissaient ainsi : 20.000 dans le Royaume de Naples, 25.000 dans l'État pontifical, 30.000 dans la République de Venise, 20.000 en Toscane, 40.000 en Lombardie et 15.000 en Piémont³⁹. C'est donc dire que le livre français aurait eu des lecteurs dans toute la péninsule. Cette distribution harmonieuse offre un contraste singulier avec la représentation cartographique des correspondants italiens des libraires parisiens dans les mêmes années. Ces derniers n'avaient en 1781 que 20 clients au sud de Pérouse sur un total de 115; c'est dire que la concentration était forte dans le centre-nord⁴⁰. Bien sûr, il faut tenir compte d'autres voies d'approvisionnement, ne pas négliger des circuits de redistribution à l'intérieur de la péninsule, penser, par exemple, au rôle que les foires de Sinigaglia continuaient encore à jouer entre le nord et le sud de l'Italie⁴¹. Toutefois, cette répartition inégale des

³⁹ *Colpo d'occhio su lo stato presente della letteratura italiana*, dans *Nuovo giornale letterario d'Italia*, 1789 (cité d'après Marino BERENGO, *Giornali veneziani del Settecento*. . ., Milan, 1962, p. 628). Ce qui équivaldrait à un peu moins de 1% de la population italienne (Jean DELUMEAU, *L'Italie de Botticelli à Bonaparte*, Paris, 1974, p. 295-296). À titre de repère, on notera qu'à la veille de l'Unité, seuls 2,5% des 25 millions d'habitants de la péninsule maîtrisaient la langue italienne (Alberto ASOR ROSA, *Introduzione*, dans *Letteratura italiana. Storia e geografia. Età contemporanea*. Turin, 1989). Le chiffre fourni par Ristori, définissant une élite de lecteurs, ne paraît donc pas improbable.

⁴⁰ Henri-Jean MARTIN, *Les correspondants des libraires parisiens en Europe*, dans *Histoire de l'édition française*. . ., *op. cit.*, p. 308.

⁴¹ Anne MACHET, *Clients italiens*. . ., *op. cit.*, p. 180. Galanti recevait de Neuchâtel des ouvrages pour un libraire de Catane (Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Galanti*. . ., *op. cit.*, p. 234).

clients italiens des libraires parisiens, si elle diffère de la distribution opérée par Ristori, coïncide, par contre, très exactement avec les conclusions qui ont été tirées d'études sur la provenance géographique des lettrés des XIV^e-XVI^e siècles, sur l'implantation des ateliers d'imprimerie au Cinquecento, sur des souscriptions à des publications savantes dans les années 1740-1769⁴². On dessine toujours une même carte opposant une zone dense – le triangle Turin-Venise-Florence – à une aire semi-désertique ponctuée par les îlots de Rome, Naples et Palerme. Le public du livre français, comme les lecteurs en général ainsi que les auteurs et les éditeurs se recrutait majoritairement dans le centre-nord de la péninsule et aurait été donc beaucoup moins nombreux dans les régions méridionales? La question est ouverte.

Comme l'est, dans l'état actuel des recherches, toute interrogation sur la distribution sociale de ce même public. Des livres français se trouvaient entre les mains de nobles, d'ecclésiastiques, de médecins, d'avocats, de notaires, de marchands, voici la conclusion qui ressort d'une étude d'ensemble sur les bibliothèques de Plaisance, voici ce que nous enseignent des monographies consacrées à des collections privées ou publiques, qu'elles appartiennent à des séminaires, à des couvents ou à des paroisses⁴³. Autant de considérations très générales qui renvoient, en définitive, à une classe cultivée, à vrai dire à des lecteurs escomptés.

⁴² Christian BEC, *Lo statuto socio-professionale degli scrittori*, dans *Letteratura italiana. II. Produzione e consumo*, Turin, 1983, p. 229-267. Lorenzo BALDACCHINI, *Statistiques de la production imprimée italienne au XVI^e siècle*, dans *L'imprimé en Méditerranée (XV^e-XVIII^e siècles)*, à paraître; Françoise WAQUET, *Il pubblico del libro erudito: i sottoscrittori del «Museum veronense» di Scipione Maffei*, dans *Rivista storica italiana*, XCIII, 1981, p. 36-48; *Les souscriptions au «Museum etruscum» et la diffusion de l'étruscologie au dix-huitième siècle*, dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 208, 1982, p. 304-313; en collaboration avec Jean-Claude WAQUET, *Presse et société: le public des «Nouvelle letterarie» de Florence (1749-1769)*, dans *Revue française d'histoire du livre*, 22, 1979, p. 435-456.

⁴³ Voir, entre autres, Vittorio ANELLI, Luigi MAFFINI, Patrizia VIGLIO, *Leggere in provincia. Un censimento delle biblioteche private a Piacenza nel Settecento*, Bologne, 1987; Luciano ALLEGRA, *Ricerche sulla cultura del clero in Piemonte. Le biblioteche parrocchiali nell'arcidiocesi di Torino, sec. XVII-XVIII*, Turin, 1978; Anne MACHET, *La diffusion du livre français à Venise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle d'après les bibliothèques privées vénitienes*, dans *Annales du Centre d'enseignement supérieur de Chambéry. Section lettres*, 1970, p. 29-52; Franco PIVA, *La cultura francese nelle biblioteche venete del Settecento: Vicenza*, dans *Archivio veneto*, CXI, 1980, p. 33-83; Giovanni MANTESE, *I mille libri che si leggevano e vendevano a Vicenza alla fine del secolo XVIII*, Vicence, 1978; Giovanni MONTANARI, *La libreria di Classe e il suo ordinamento dottrinale (1707-1797)*, dans *Cultura e vita civile a*

Ces études, toutefois, ne nous apprennent pas grand chose sur un public mondain qui fit, semble-t-il, le succès en Italie du roman français. Les traducteurs, eux, ne manquaient pas dans leurs préfaces de s'adresser aux «galantuomini» et surtout au «bel sesso» à qui ces ouvrages étaient, en quelque sorte, destinés. Lire la *Nouvelle Héloïse* et posséder un portrait de Rousseau représentait pour une femme du monde le comble de la distinction et de la modernité⁴⁴.

Par ailleurs, les catalogues des libraires italiens, riches en ouvrages pédagogiques, manuels de civilité et livres de lecture attestent l'existence d'un public d'enfants aussi important que méconnu. Qui furent les lecteurs qui firent de la *Géographie des enfants* de Lenglet-Dufresnoy et du «Portoreale», c'est-à-dire de la méthode latine de Lancelot, des «best-sellers» de l'édition scolaire? Qui sont ces fillettes, adolescentes et jeunes dames qui se passionnèrent en Italie pour les *Magasins* de Madame Le Prince de Beaumont? Et qui sont ces petits Italiens qui écoutèrent leur mère ou leur gouvernante leur lire les *Hochets moraux*, «des contes pour la première enfance»⁴⁵?

Avec ces jeunes lecteurs, avec les mondains qui firent la fortune du roman français, on ne quitte pas une élite sociale et culturelle. Toutefois, les ouvrages jansénistes largement diffusés en Piémont et en Toscane fournissent l'exemple d'un public socialement plus diversifié. En Toscane, Scipione de' Ricci, évêque de Prato et de Pistoia, fit venir des milliers d'ouvrages de l'étranger, mais encore traduire et imprimer les livres qu'il jugeait indispensables à l'instruction des prêtres et des fidèles : des catéchismes, des histoires ecclésiastiques, ainsi que des opuscules bien plus modestes, tel le *Trattenimento di Cristina e di Pelagia, maestre di scuole sulla lettura delle Epistole e Vangeli nelle domeniche e feste*. Autant de «livres d'or» que le prélat s'employa à diffuser dans les campagnes toscan-

Ravenna, secoli XVI-XX, Bologne, 1981, p. 117-160; Maria SCARAMUCCI, *La biblioteca dell'Abbazia di S. Pietro (de Pérouse)*, dans *Bollettino della Deputazione di storia patria per l'Umbria*, LXIV, fasc. 2, 1967, p. 226-241; Luigi MEZZADRI, *Il collegio Alberoni di Piacenza (1732-1815). Contributo alla storia della formazione sacerdotale*, Rome, 1971, p. 156 et suiv.; Domenico LIGRESTI, *Il catalogo della biblioteca Biscari*, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, LXXII, 1976, p. 275-288 et LXXIII, 1977, p. 185-251; Alberto PETRUCCIANI, *Catalogo di una biblioteca genovese del '700*, dans *Accademie e biblioteche d'Italia*, 1986, n° 2, p. 32-43.

⁴⁴ Maria ROSA ZAMBON, *Bibliographie...*, op. cit., p. VIII, XI-XII, 56, 113, etc.; Giambattista MARCHESI, *Studi e ricerche intorno ai nostri romanzieri e romanzi del Settecento, coll'aggiunta di una bibliografia dei romanzi editi in Italia in quel secolo*, Bergame, 1903, p. 37.

⁴⁵ Voir *infra*.

nes, recommandant à ses prêtres d'en faire la lecture à leurs fidèles, leur suggérant, à l'occasion, d'exercer les petits enfants qui venaient apprendre à lire à la paroisse, sur le « Royaume », puis sur quelque chapitre de Mésenguy⁴⁶.

Ces ouvrages jansénistes nous introduisent tout naturellement à l'un des problèmes que l'on ne peut pas éluder lorsqu'on parle de livres dans l'Italie de l'Ancien Régime : celui de la censure.

* * *

Livres impies et licencieux, écrits philosophiques et matérialistes, ouvrages religieux condamnés par Rome ne sont point rares dans les bibliothèques. À en croire Casanova, les œuvres les plus audacieuses des Lumières françaises étaient « entre les mains de tous » dans la Venise des années 1780 : c'était, entre autres, le *Dictionnaire philosophique*, l'*Émile*, l'*Esprit*, le *Christianisme dévoilé* ; s'y ajoutaient encore, en grand nombre, des livres licencieux – « pessimi », selon Casanova –, dont le *Portier des chartreux* et autres « classiques » de la littérature libertine⁴⁷. Des ouvrages interdits en matière philosophique ou théologique se trouvaient également dans les bibliothèques de Vicence étudiées par Franco Piva, chez le prince Biscari de Palerme, dans les collections possédées par le collègue Alberoni de Plaisance ou par l'abbaye bénédictine de Classe⁴⁸. Ils figurent, à l'occasion, dans les catalogues des libraires. Ainsi, en 1785, à Naples, Giuseppe Maria Porcelli vendait notamment l'*Encyclopédie*, la *Bible* de Genève, les *Lettres persanes*, l'*Esprit des lois*, en français et en italien, le *Système de la nature* du baron d'Holbach. Bien plus, de tels ouvrages furent parfois réimprimés dans la péninsule, tels *Bélisaire* de Marmontel, le *Contrat social* ou le *Catéchisme* de Mésenguy⁴⁹.

⁴⁶ Niccolò RODOLICO, *Amici. . .*, *op. cit.*, p. 53 et suiv. ; *Atti e decreti del concilio diocesano di Pistoia dell'anno 1786. Volume I. Ristampa dell'edizione Bracali. Indici a cura di Pietro Stella*, Florence, 1986, appendice, n° 28, 30, 40. Voir, pour le Piémont, des exemples, dans *Il giansenismo in Italia. Collezione di documenti a cura di Pietro Stella. I/II. Piemonte*, Zurich, 1970, p. 18 et suiv., p. 439-442 (sur le « calzo-lajo » Andrea Pastorello).

⁴⁷ Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, *op. cit.*, p. 175-179.

⁴⁸ Voir n. 43.

⁴⁹ Voir, sur *Bélisaire* de Marmontel, Maria Luisa PERNA, *Giuseppe Galanti. . .*, *op. cit.*, p. 249-250 ; sur le *Contrat social*, l'article de Franco VENTURI cité n. 29 ; sur le catéchisme de Mésenguy, Enrico DAMMIG, *Il movimento giansenista a Roma nella seconda metà del secolo XVIII*, Cité du Vatican, 1945, p. 348-356.

Ces quelques exemples, à eux seuls, amèneraient à penser que la censure n'était peut-être pas aussi sévère qu'on ne l'a dit, qu'on ne l'a cru. Une telle impression est, en fait, confirmée par les études nombreuses qui ont été menées ces dernières années sur l'imprimerie vénitienne. Assurément, les lois étaient nombreuses dans la Sérénissime République; en théorie, aucun «mauvais livre» n'aurait dû entrer. Les faits, toutefois, traduisent une réalité bien différente. Entre 1769 et 1790, seuls 114 titres français furent arrêtés aux douanes sur les quelque 6.000 qui y furent présentés; la liste des livres absolument interdits dressée en 1772 par les *Riformatori dello Studio di Padova*, c'est-à-dire les magistrats qui avaient la haute main sur la police du livre, ne comprenait que 14 titres; enfin, la pratique censoriale des autorités vénitiennes révèle tout au long du second Settecento bien des hésitations, bien des contradictions⁵⁰. La situation vénitienne n'aurait pas été exceptionnelle si l'on en croit les réflexions plus générales du libraire Rondi, qui pourtant eut souvent maille à partir avec les autorités. «L'Italie», écrivait-il en 1779, «est un pays où il y a mille risques et mille rigueurs imprévues. Tantôt on vend librement, tantôt est défendue même une histoire littéraire; dans un pays, un magistrat permet tout pendant six mois et, pendant six autres, défend tout. Dans un autre, un évêque défend tout; dans un autre tout est permis; là, il y a un inquisiteur très rigide, icy, il y en a un autre très commode; nonobstant toutes ces apparences, il n'y a pas de pays au monde où l'on fasse tout ce qu'on veut comme en Italie»⁵¹.

De ce texte, il ressort, en outre, que dans les États italiens la censure était exercée concurremment par plusieurs autorités, des magistrats nommés par le prince, l'évêque du lieu, l'inquisiteur dépendant de Rome. Sans entrer ici dans la description et l'analyse de situations aussi complexes que mobiles, on se bornera à souligner quelques principes qui réglèrent la politique des États. La défense des droits du prince face à Rome rejaillit naturellement dans la pratique de la censure et elle se traduisit par une marginalisation de l'inquisiteur, ainsi que par le refus de faire toujours droit aux interdits fulminés par Rome. Cette politique d'inspiration régaliste et anti-curialiste reposait encore sur la conviction de plus en plus répandue dans les milieux intellectuels que les décisions

⁵⁰ Voir, outre Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, op. cit., Anne MACHET, *Censure et livre interdit à Venise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*. Thèse de doctorat d'État, Dijon, 1977; Mario INFELISE, *L'editoria. . .*, chap. 2.

⁵¹ Cité d'après Adriana LAY, *Un editore illuminista : Giuseppe Aubert nel carteggio con Beccaria e Verri*, Turin, 1973, p. 78.

de Rome en la matière ne faisaient point autorité. Ainsi, Pelli Benciveni, après avoir évoqué les bûchers de livres du XVI^e siècle, ajoutait : « Nous ne serions pas aujourd'hui aussi dociles aux ordres du pape, parce que nous ne saurions nous persuader qu'il a autant d'autorité qu'il ne s'en arroe ».

À ces conditions politico-intellectuelles, s'ajoutaient des impératifs économiques. L'imprimerie et la librairie étaient des secteurs à protéger et à encourager. Ainsi, les magistrats vénitiens s'employèrent-ils à garantir les industries locales de la concurrence étrangère, mais aussi accordèrent-ils la permission d'imprimer – au besoin sous une fausse adresse – à des ouvrages qui n'étaient pas des plus conformistes. Dans la Toscane de Pierre-Léopold, les autorités politiques s'opposèrent à l'occasion aux prétentions de l'inquisiteur ; y faire droit, c'eût été « abatre ce petit commerce d'imprimerie qui est le nôtre et qui se maintient à grand peine ».

Enfin, les censeurs distinguèrent communément deux catégories de lecteurs : les « colti » et le « volgo ». Les premiers, munis de « spirito di discrezione », pouvaient tout lire ou presque ; les seconds, les « persone idiote », devaient être protégés des ouvrages dangereux, en particulier des romans, livres de lecture facile où pouvaient se glisser, sans qu'il y parût, des idées séditieuses ou des pensées libertines⁵². Par ailleurs, ceux-là pouvaient obtenir de Rome et, plus précisément dans la seconde moitié du XVIII^e siècle de l'inquisiteur local, la permission de lire et de posséder des livres interdits. On ne dispose malheureusement d'aucune étude qui nous informerait sur les conditions de délivrance de telles autorisations, sur leurs bénéficiaires. Probablement advint-il en Italie ce qui se passa dans l'Espagne de Charles IV où ces fameuses permissions – individuelles et collectives – furent l'une des brèches par lesquelles s'engouffrèrent bien des ouvrages interdits⁵³.

⁵² Voir, pour Venise, les travaux cités n. 50 ; pour la Toscane, Maria Augusta TIMPANARO MORELLI, *Legge sulla stampa e attività editoriale a Firenze nel secondo Settecento*, dans *Rassegna degli Archivi di Stato*, 1969, p. 613-700 (pour les citations, p. 688 et 677) ; pour le Piémont, Marina ROGGERO, *Scuola e Riforme nello Stato sabaudo. L'istruzione secondaria dalla ratio studiorum alle costituzioni del 1772*, Turin, 1981, p. 278 et suiv.

⁵³ Sur les permissions de lire en Italie les livres interdits, l'article d'Antonio ROTONDÒ (*La censura ecclesiastica e la cultura*, dans *Storia d'Italia. Volume quinto. I documenti. 2*, Turin, 1973, p. 1488) ne fournit que de trop rares informations. Marcelin DEFOURNEAUX, *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII^e siècle*, Paris, 1963, p. 134-141.

De façon générale, les conclusions qui ont été tirées de la situation espagnole pourraient être appliquées *mutatis mutandis* à l'Italie du second Settecento. Des deux côtés de la Méditerranée, ni l'Inquisition, ni la censure d'État ne constituèrent des barrières imperméables et les livres interdits se retrouvèrent dans les mains de ceux qui disposaient des moyens financiers pour se les procurer⁵⁴.

Bien sûr, il y eut des perquisitions et des séquestres. Mais, les livres saisis furent parfois rendus à leurs destinataires – à Venise, le plus souvent quand il s'agissait d'un particulier⁵⁵. Quant aux sanctions, elles furent modérées; Giuseppe Rondi qui vendait à Bergame des ouvrages de Rousseau, d'Holbach et Helvétius, entre autres, fut interdit de commerce pendant quinze jours⁵⁶; Filippo Buonarroti qui débitait à Florence des «livres philosophiques et gaillards», s'en tira avec la saisie de ces livres, quelques jours d'arrêt domiciliaire et des remontrances⁵⁷.

Il est vrai, par ailleurs, que l'on procédait prudemment pour introduire des livres interdits: on les cachait dans l'emballage, on les «innocentait» par une fausse page de titre, on les adressait à des personnes d'autorité, ou bien encore, peu avant la douane, on divisait une balle en petits paquets qui, eux, n'étaient jamais contrôlés. La meilleure description de ces pratiques, et de bien d'autres encore, se trouve dans les rapports des censeurs⁵⁸. De même, des ouvrages qui avaient encouru les foudres de Rome furent réimprimés dans la péninsule au prix de quelques stratagèmes – changement de titre, fausse adresse –, ou moyennant des corrections d'ampleur fort variable⁵⁹. Mais, il arriva que l'on procéda

⁵⁴ «... pour accéder au domaine enchanté des Lumières, l'obstacle du manque de temps, d'instruction et d'argent est le seul infranchissable; tous les gouvernements, sans exception, ne dressent guère de barrières à l'encontre du livre français, celle des octrois et des douanes étant en la matière presque plus redoutée que la révision proprement dite» (Anne MACHET, *Le marché italien...*, *op. cit.*, p. 366).

⁵⁵ Franco PIVA, *Cultura francese...*, *op. cit.*, p. 89-90; Anne MACHET, *Le marché italien...*, *op. cit.*, p. 367.

⁵⁶ Anne MACHET, *Clients italiens...*, *op. cit.*, p. 172.

⁵⁷ Maria Augusta MORELLI, *Alcuni documenti...*, *op. cit.*, p. 472; à peine grâcié, Buonarroti présentait une requête afin que les livres saisis lui soient rendus (p. 476).

⁵⁸ Franco PIVA, *Cultura francese...*, *op. cit.*, p. 186-191; Georges BONNANT, *La librairie genevoise...*, *op. cit.*, p. 152-153; Anne MACHET, *Clients italiens...*, *op. cit.*, p. 162, 174.

⁵⁹ Voir, pour des exemples, Francesco GUSTA, *Sui catechismi moderni. Saggio critico-teologico...*, Ferrare, per gli eredi di Giuseppe Rinaldi, 1788, p. 117, 120, 157; sur la pratique des fausses adresses, voir, pour Venise, Mario INFELISE, *L'edi-*

ouvertement et que l'Inquisiteur local vaincu par de multiples pressions dut accorder son « imprimatur »⁶⁰.

La censure fut assurément une réalité de la vie culturelle italienne. Toutefois, à l'égard des importations de livres, elle ne fut pas d'une grande sévérité : elle ne constitua donc point un obstacle infranchissable à la pénétration de pensées étrangères. Ajoutons que les censeurs furent souvent des hommes instruits et éclairés, parfois, même, les amis d'idées peu agréables à Rome⁶¹. Il n'en reste pas moins que des lettrés italiens déplo- rèrent les rigueurs et l'obscurantisme d'une censure tâtilonne coupant l'Italie de toute culture vivante⁶². Comme les « ilustrados » espagnols, ils se voyaient, alors même qu'ils lisaient les œuvres les plus audacieuses des Lumières françaises, dans une sorte de prison intellectuelle⁶³. Une telle conviction, même si elle est sans cesse démentie par les faits, ne doit être négligée par l'historien.

* * *

Les livres français circulèrent relativement vite et bien dans l'Italie du second Settecento. Les quelques titres que nous avons précédemment cités donnent une première idée de la diversité de ces ouvrages. Des bibliographies spécialisées ainsi que des études monographiques permettent d'apporter des précisions supplémentaires.

L'étude de Franco Piva, *Cultura francese e censura a Venezia nel secondo Settecento*, nous apprend d'abord que toutes les œuvres des Lumières – majeures aussi bien que mineures – entrèrent, officiellement ou clandestinement, dans la Sérénissime⁶⁴. Pour la plupart, elles se débi-

toria. . ., *op. cit.*, p. 71 et suiv., pour la Toscane, Maria Augusta TIMPANARO MORELLI, *Legge sulla stampa*. . ., *op. cit.*, p. 675 et suiv.

⁶⁰ Par exemple, pour la traduction de *l'Esprit de M. Nicole*, publiée à Turin en 1769 (*Il giansenismo in Italia*. . . I/II. Piemonte. . ., *op. cit.*, p. 302-303).

⁶¹ Anne MACHET, *Le marché italien*. . ., *op. cit.*, p. 366; aux noms cités par Anne Machet, ajoutons celui du Père Berta à Turin, qui favorisa l'entrée des ouvrages jansénistes (*Il giansenismo in Italia*. . . I/II. Piemonte. . ., *op. cit.*, p. 9 et suiv.). Signalons le cas singulier du censeur vénitien Scottoni qui, emprisonné pour diffusion d'ouvrages obscènes, continua pendant trois ans sa tâche de réviseur (Mario INFELISE, *L'editoria*. . ., *op. cit.*, p. 70).

⁶² Tel Pietro Verri (Ettore Levi MALVANO, *Libri proibiti nel Settecento*, dans *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Henri Hauvette*, Paris, 1934, p. 416-418).

⁶³ Marcelin DEFOURNEAUX, *L'Inquisition espagnole*. . ., *op. cit.*, p. 163-166.

⁶⁴ Franco PIVA, *Cultura francese*. . ., *op. cit.*, p. 140-155.

taient également chez Foa à Modène, chez Ristori à Bologne, chez Cotellini à Livourne, chez les clients de la Société typographique de Neuchâtel à Bergame, Milan ou Naples. Rien d'étonnant à ce qu'on les retrouve, nombreuses, dans des bibliothèques à Plaisance et à Gênes, à Palerme entre les mains du prince Biscari, ainsi que dans les collections publiques de Pérouse ou de Modène⁶⁵. Les Lumières françaises en Italie, ce fut, bien sûr, le triomphe du roi Voltaire, mais Montesquieu, Rousseau, Helvétius connurent une bonne fortune, intellectuellement, du moins. Seul des « maggiori », Diderot fait ici exception. Mis à part l'*Encyclopédie*, ses œuvres philosophiques et morales – du moins celles que l'on pouvait alors connaître – passèrent presque inaperçues de la critique italienne de l'époque⁶⁶.

Dans les indications chiffrées fournies par Franco Piva entrent pour plus du quart les ouvrages relatifs au commerce, aux sciences et aux techniques⁶⁷. Les traductions italiennes de dictionnaires spécialisés confirment, pour un genre d'ouvrages particulier, l'engouement de l'Italie pour de telles productions⁶⁸. Il faudrait ici évoquer le succès de l'abbé Pluche, de Buffon, de Coyer ou de l'abbé Nollet, mais aussi rappeler des ouvrages

⁶⁵ Voir, successivement, Luigi BALSAMO, *Produzione. . . , op. cit.*, p. 178; *Editoria e Riforme a Pisa, Lucca e Livorno. . . , op. cit.*, p. 65; Carlo CAPRA, *Giovanni Ristori da illuminista a funzionario, 1755-1830*, Florence, 1978, p. 62; Anne MACHET, *Clients italiens. . . , op. cit.*, p. 159-185; pour les bibliothèques, on se reportera aux études citées n. 43, ainsi que, pour la bibliothèque de Modène, à l'ouvrage de L. BALSAMO, *Produzione. . . , op. cit.*, p. 169.

⁶⁶ Sur la fortune italienne de ces différents auteurs, on se reportera principalement à Salvatore ROTTA, *Voltaire in Italia. Note sulle traduzioni settecentesche delle opere voltairiane*, dans *Annali della Scuola normale superiore di Pisa. Lettere, storia e filosofia*, sér. II, vol. XXXIX, 1970, p. 387-444; Paola BERSELLI AMBRI, *L'opera di Montesquieu nel Settecento italiano*, Florence, 1960; Mario ROSA, *Sulla condanna dell'Esprit des Lois e sulla fortuna di Montesquieu in Italia*, dans *Rivista della storia della Chiesa in Italia*, XIV, 1960, p. 411-428; Salvatore ROTTA, *Montesquieu nel Settecento italiano : note e ricerche*, dans *Materiali per una storia della cultura giuridica, raccolti da Giovanni Tarello*, I, 1971, p. 57-209; Silvia ROTA GHIBAUDI, *La fortuna di Rousseau in Italia (1750-1815)*, Turin, 1961; Franco PIVA, *Contributo alla fortuna di Helvétius nel Veneto nel secondo Settecento*, dans *Aevum*, XLV, 1971, p. 234-287 et 430-463; Manlio D. BUSNELLI, *Diderot et l'Italie. Reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot avec des documents inédits et un essai bibliographique sur la fortune du grand encyclopédiste en Italie. . .*, Paris, 1925.

⁶⁷ Franco PIVA, *Cultura francese. . . , op. cit.*, p. 113 et 127-136.

⁶⁸ Voir les études de Carlo Battisti et Paolo Zolli citées n. 16.

pratiques, tels le *Parfait cocher*, la *Culture parfaite des jardins fruitiers et potagers*, ou le *Cuisinier royal et bourgeois* de Massialot⁶⁹.

Si nous nous reportons une fois encore à l'ouvrage de Piva, nous constatons que les ouvrages à caractère littéraire constituent un peu moins du quart des titres français officiellement entrés à Venise entre 1750 et 1790⁷⁰. Les traductions ici nombreuses confirment le succès italien du théâtre et du roman français et permettent d'esquisser les contours de cette belle fortune. Les auteurs du XVII^e siècle s'effacent devant les nouvelles gloires du vers et de la prose : Molière qui, entre 1696 et 1757, avait fait l'objet de 101 traductions, est par la suite complètement ignoré. Par ailleurs, si le succès couronna de grands noms de la littérature française, au premier rang desquels Voltaire, il n'accompagna pas toujours la qualité qui a été reconnue par la critique à un auteur. Entre 1758 et 1789, aucune pièce de Marivaux et de Lesage ne fut traduite en Italie. Heureusement, la fortune étant capricieuse, ces deux auteurs eurent comme romanciers, le succès que la scène leur refusait. On est enfin frappé par la popularité que rencontrèrent des écrivains de second ordre, tel Baculard d'Arnaud, dont les œuvres théâtrales aussi bien que romanesques furent l'objet de multiples traductions et même d'éditions complètes⁷¹.

Que ce soit pour la philosophie, les sciences ou la littérature, il faudrait prononcer des dizaines de noms, évoquer des centaines d'ouvrages pour donner un tableau complet de la présence française dans la péninsule. L'histoire offrirait également bien des exemples d'ouvrages français lus et traduits en Italie, du *Siècle de Louis XIV* de l'inévitable Voltaire aux histoires anciennes de Rollin, des *Considérations* de Montesquieu à ces

⁶⁹ Autant d'auteurs et d'ouvrages dont la fortune italienne n'a fait l'objet d'aucune étude; pourtant, on les retrouve souvent dans les inventaires de bibliothèques et les catalogues de libraires. Pour les ouvrages de cuisine français, traduits en italien dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'ouvrage de Lord WESTBURY, *Handlist of italian cookery books*, Florence, 1963, fournit de précieuses informations.

⁷⁰ Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, *op. cit.*, p. 113, 155-163.

⁷¹ Voir les bibliographies de M. R. Zambon et de G. S. Santangelo et C. Vinti précédemment citées, ainsi que Renata CARLONI VALENTINI, *Le traduzioni italiane di Racine*, dans *Contributi dell'Istituto di filologia moderna [de l'Università del Sacro Cuore de Milan]*. Serie francese, V, 1968, p. 203-448; Gabriel MAUGAIN, *Fontenelle et l'Italie*, dans *Revue de littérature comparée*, III, 1923, p. 541-603; Ettore Levi MALVANO, *L'étrange fortune de Baculard d'Arnaud en Italie. Notice bibliographique*, dans *Ausonia*, 1942, p. 107-127.

nombreuses biographies de rois, de princes et autres grands personnages⁷².

À défaut d'une recherche exhaustive qui dépasserait le cadre de cet exposé, il m'est par contre apparu absolument nécessaire de souligner la présence importante d'ouvrages français dans deux domaines. Le premier qui n'a guère retenu l'attention des historiens est celui du livre destiné aux enfants⁷³. Les catalogues des libraires renferment nombre d'ouvrages de ce genre; bien plus, dans celui que la Nouvelle Société typographique et littéraire de Naples publia en 1787, une section s'adressait particulièrement « Aux pères de famille et aux personnes destinées à l'éducation des enfans et des adolescents ». La fortune italienne des écrits de Madame Le Prince de Beaumont – ses *Magasins*, ses *Instructions*, son *Mentor* – mériterait une enquête approfondie, de même que celle des ouvrages pédagogiques de Rollin et de Locke, souvent lu en français⁷⁴. Les écoles italiennes firent le succès des manuels de Lancelot pour le latin, de Lenglet-Dufresnoy et de Buffier pour la géographie, de Formey et de Vallemont pour l'histoire, de La Caille pour l'arithmétique; quant au *Télémaque* de Fénelon, il fut utilisé pour l'enseignement de la mythologie. À Venise, le plan de réforme des écoles qui fut dressé en 1774 prévoyait non seulement l'utilisation de la plupart des ouvrages que nous venons de citer, mais encore la rédaction d'un « libretto » d'histoire naturelle qui emprunterait l'essentiel de sa substance à l'ouvrage homonyme de Buffon et au *Spectacle de la Nature* de l'abbé Pluche⁷⁵. À l'exception de

⁷² Comme le laissent penser les nombreux ouvrages à caractère historique officiellement entrés à Venise (Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, op. cit., p. 113 et 119-125).

⁷³ Signalons, toutefois, le catalogue *Editoria per la gioventù. Mostra di testi scolastici stampati a Parma dal 1748 al 1847*, Parme, 1979.

⁷⁴ Pour des exemples d'ouvrages destinés aux enfants ou aux personnes chargées de leur éducation, voir les catalogues des libraires Terres (Naples, 1782), Porcelli (Naples, 1785), Curti (Venise, 1789), Storti (1790). Ces ouvrages étaient vendus dans l'édition en langue française aussi bien qu'en traduction italienne. Parmi les ouvrages français entrés à Venise, Franco Piva (*Cultura francese. . .*, op. cit., p. 165) a relevé la présence d'ouvrages pour la jeunesse, les différents *Magasins* de M^{me} Le Prince de Beaumont se taillant un notable succès. Ajoutons que ces mêmes ouvrages furent publiés en traduction italienne à Venise en 1774 et 1782, à Rome en 1772, à Vicence en 1774 et en 1781.

⁷⁵ Pour des exemples d'utilisation d'ouvrages français dans l'enseignement italien, on se reportera à Gian Paolo BRIZZI, *La formazione. . .*, op. cit., p. 240 et suiv.; Marina ROGGERO, *Scuola e Riforme. . .*, op. cit., p. 257, 260-262, 271-272; Giuseppe GULLINO, *La politica scolastica veneziana nell'età delle Riforme*, Venise, 1973, p. 136 et suiv.; dans le cadre de la réforme des écoles du duché de Parme, Paciaudi com-

Fénélon et de son *Télémaque*⁷⁶, tous les auteurs et les ouvrages que nous avons évoqués attendent encore que l'on retrace leur destin en Italie. Bien d'autres titres devraient être ajoutés, tels l'*Atlas des enfants*, l'*Encyclopédie des enfants*, les *Portraits d'Émile et de Sophie... destinés aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, les *Pensées* de Cicéron réunies par l'abbé d'Olivet pour servir à l'éducation de la jeunesse, ou encore le *Cours d'étude* donné par Condillac pour l'instruction du prince de Parme⁷⁷.

Plus vaste encore est le domaine qui s'offre à qui s'interroge sur la présence en Italie de livres religieux français. On se limitera à signaler quelques orientations de recherches. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on continua à lire et à réimprimer ces volumes qui avaient fait la gloire de l'érudition française : les éditions des Pères où les mauristes avaient excellé, ainsi que ces travaux d'histoire ecclésiastique auxquels sont attachés les noms de Noël Alexandre, de Dom Calmet, du Père Petau ou de Claude Fleury⁷⁸. L'apologétique française fut bien représentée dans la péninsule : les écrits de Gauchat, Bergier, Nonnotte, pour se borner aux noms les plus célèbres, se vendaient en Italie dans l'édition française ou en traduction⁷⁹. Par ailleurs, les prédicateurs italiens ne manquèrent pas dans leur lutte contre les esprits forts d'utiliser également les œuvres de Fénélon, Bourdaloue, Massillon, et autres prélats qui les avaient précédés dans cette voie⁸⁰. De façon plus générale, la littérature pastorale ainsi que les nombreux ouvrages « ad usum seminariorum » qui avaient été produits en France connurent en Italie une diffusion nota-

manda en 1768 à la « Stamperia reale » de Turin plus de cinq cents exemplaires de la méthode latine de Lancelot et de son compendium (*Il giansenismo in Italia... I/II. Piemonte... op. cit.*, p. 74-75).

⁷⁶ Gabriel MAUGAIN, *Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fénelon in Italia*, Paris, 1910. Entre 1756 et 1788, le *Télémaque* eut en Italie, pour le moins, 10 éditions en italien, et 4 éditions en français. Naturellement, la fortune du *Télémaque* ne fut pas que pédagogique.

⁷⁷ Autant d'ouvrages qui se retrouvent dans les catalogues des libraires italiens.

⁷⁸ Voir n. 32.

⁷⁹ Franco PIVA, *Cultura francese... op. cit.*, p. 152-153. À ces données sur les importations de ces ouvrages, on ajoutera quelques indications sur leurs traductions : Nicolas BERGIER, *Il deismo confutato... Venise, 1769*; *La certezza delle prove del cristianesimo... Venise, 1769*; *Apologia della religione cristiana... Venise, 1771, 1774*; Claude-François NONNOTTE, *Dizionario filosofico della religione... Naples, 1777*; *Gli errori di Voltaire... Naples, 1778*; à partir de 1784, parurent à Venise, les 19 volumes des *Apologisti della religione, ossia raccolta di opere contro gli increduli*, rassemblés par Gabriel Gauchat.

⁸⁰ Alfonso PRANDI, *Religiosità e cultura... op. cit.*

ble⁸¹ : nous les retrouvons, par exemple, dans les bibliothèques ecclésiastiques du Piémont étudiées par Luciano Allegra. Enfin, l'Italie accueillit largement les grandes œuvres de la spiritualité française, d'inspiration salésienne ou janséniste. Les travaux du Père Stella fournissent des indications précieuses permettant de cerner la diffusion en Toscane ainsi que dans le Piémont des œuvres d'Arnauld, Pascal, Nicole, Quesnel, Duguet et autres auteurs de la mouvance de Port-Royal⁸². On aimerait disposer d'études analogues nous informant aussi solidement sur l'influence italienne de saint François de Sales; rappelons que l'Imprimerie du Séminaire de Padoue donna au XVIII^e siècle sept éditions de l'*Introduction à la vie dévote*, et que ce même ouvrage était en 1773 l'un des manuels utilisés pour l'enseignement religieux dans les écoles de Modène⁸³. Encore à propos de la vie chrétienne, faut-il pour le moins signaler la fortune éditoriale des Pères Crasset et Croiset⁸⁴, ou celle du « célèbre » Mgr Turlot dont en 1771 s'imprimait à Venise la douzième édition du *Trésor de la doctrine chrétienne*⁸⁵. Pour clore ce développement sur la production religieuse, je souhaiterais évoquer deux noms et un genre. Je citerai d'abord le jésuite Antoine dont la *Theologia moralis* fut probablement l'un des best-sellers de l'imprimerie vénitienne, avec 20 éditions, soit 30.000 exemplaires en 27 ans, et un succès constant pendant tout le second Settecento⁸⁶. Le deuxième nom que je rappellerai est celui de Bossuet : non tant l'auteur de l'*Histoire universelle* qui fut au programme des collèges de la Compagnie de Jésus, que le théologien, l'écrivain spirituel, le défenseur de l'Église galli-

⁸¹ Pietro STELLA, *Il clero nell'età post-tridentina : utopie, modelli, realtà*, dans *Ricerche per la storia religiosa di Roma*, 7, 1988, p. 48.

⁸² Aux travaux cités n. 46, on ajoutera, de ce même auteur, *Itinerari portorealistici. Jacques-Joseph Duguet (1649-1733) e le sue fortune in Italia*, dans *Salesianum*, XXVII, 1965, p. 629-665.

⁸³ Giuseppe BELLINI, *Storia... op. cit.*, p. 413. Miriam TURRINI et Annamaria VALENTI, *L'educazione religiosa*, dans *Il catechismo e la grammatica. Volume I. Istruzione e controllo sociale nell'area emiliana e romagnola nel '700, a cura di Gian Paolo Brizzi*, Bologne, 1985, I, p. 404.

⁸⁴ Comme il ressort de Carlos SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus... s.v.*

⁸⁵ *Europa letteraria*, oct. 1771, p. 194.

⁸⁶ Pour les données chiffrées, voir Mario INFELISE, *L'editoria... op. cit.*, p. 292-293; pour d'autres éditions de la *Theologia moralis*, voir le *Primo catalogo collettivo delle biblioteche italiane*, s.v. Cet ouvrage se retrouve dans la plupart des bibliothèques ecclésiastiques que nous avons citées n. 43; ajoutons qu'il était largement utilisé, ainsi que son compendium, l'« Antoinet », par les prêtres du diocèse d'Asti, comme il ressort de la visite pastorale de 1763-1766 (*Il giansenismo in Italia... op. cit.*, p. 225-236).

cane, le prédicateur illustre, l'apologiste de la religion chrétienne et de l'Église catholique, abondamment lu et utilisé en Italie par tous les partis⁸⁷. Son catéchisme fut traduit à Venise en 1769, partageant la fortune que ce genre d'ouvrages connut en Italie, qu'ils se situent dans la tradition romaine ou, plus fréquemment, qu'ils s'écartent de la stricte orthodoxie, comme les écrits de Gourlin, Mésenguy ou Montazet⁸⁸.

* * *

Le livre français dans l'Italie du second Settecento, ce fut, bien sûr, Voltaire, l'*Encyclopédie* ou le drame bourgeois, mais aussi le Père Antoine, Bossuet et des catéchismes; ce fut le *Système de la nature* de d'Holbach, mais aussi le *Déisme réfuté* de Bergier ou les *Admirables secrets du*

⁸⁷ Il n'existe pas, à notre connaissance du moins, d'étude sur la fortune italienne de Bossuet. Les quelques indications suivantes tiendront lieu de repères. Gian Paolo Brizzi a noté que dans les collèges des Jésuites on utilisa, comme ouvrage d'histoire générale, le *Discorso sopra la storia universale (La formazione. . . , op. cit., p. 244)*. Ce même ouvrage compte parmi les livres d'histoire français qui se rencontrent le plus fréquemment dans les bibliothèques de Vicence étudiées par Franco Piva (*La cultura francese. . . , op. cit., p. 49*). La «Tipografia del Seminario di Padova» donna, entre 1721 et 1789, 6 éditions de l'*Istoria delle variazioni delle Chiese protestanti*, et 4 du *Catechismo* (Giuseppe BELLINI, *Storia. . . , op. cit., p. 314*). Dans les bibliothèques ecclésiastiques du Piémont, Bossuet est largement représenté avec 17 titres (Luciano ALLEGRA, *Ricerche. . . , op. cit., p. 109*); le prince de Biscari possédait la *Defensio declarationis conventus cleri gallicani anni 1682 de ecclesiastica potestate* (Amsterdam, 1745), le *Discorso sulla storia universale* (Venise, 1723), l'*Historia doctrinae protestantium in religionis materia* (Vienne, 1753), l'*Apocalisse colla sua spiega* (Venise, 1757), les *Opuscules* (Louvain, s. d.), la *Storia delle variazioni delle Chiese protestanti* (Padoue, 1728) (Domenico LIGRESTI, *Il catalogo. . . , op. cit., p. 229-230*); dans la bibliothèque de Classe, Bossuet était représenté par presque toutes ses œuvres (Giovanni MONTANARI, *La libreria. . . , op. cit., p. 145*); le prêtre Campanari († 1783) de Vicence possédait plusieurs ouvrages religieux de Bossuet (Giovanni MANTESE, *I mille libri. . . , op. cit., p. 88-91*); enfin, la consultation des catalogues de libraires italiens du second Settecento permet de penser que les œuvres de Bossuet constituaient une marchandise d'un bon débit.

⁸⁸ Francesco GUSTA, *Sui catechismi moderni. . . , op. cit., chap. IV* : «Catechismi di scrittori francesi». Sur la diffusion des catéchismes français en Piémont et en Toscane, voir les études du Père Stella et de Niccolò Rodolico précédemment citées; pour la Lombardie, on se reportera à Paola VISMARA CHIAPPA, *La questione del catechismo nella Lombardia austriaca durante la seconda metà del XVIII secolo*, dans *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, XXXII, 1978, p. 486-488.

*grand Albert*⁸⁹; ce fut encore des « livres gaillards », mais aussi des sermons contre les incrédules. Cette diversité dont les boutiques des libraires et les bibliothèques offrent de multiples exemples⁹⁰, renvoie, en premier lieu, à une image assez nuancée de la culture italienne, du moins dans sa réception du livre français⁹¹. La pensée des Lumières fut connue en Italie, peut-être même plus qu'on ne l'a dit en s'arrêtant généralement au monde des auteurs⁹². Toutefois, un tel intérêt ne fut pas exclusif et il coexista avec d'autres lectures. Aussi me paraît-il difficile de tracer une nette ligne de partage entre ce qu'on pourrait appeler sommairement tradition et modernité. En second lieu, cette diversité reflète les tendances multiples et contradictoires de la production française. Est-elle pour autant la traduction fidèle des grands équilibres de la « librairie » du Royaume à la fin de l'Ancien Régime? Bien des études restent à faire avant de pouvoir répondre à une telle question. Toutefois, à considérer la demande de livres religieux, peut-on conclure pour la péninsule, comme on l'a fait pour la France, à une « désacralisation » de la société⁹³?

Revenons un instant à Matteo Borsa, ou plutôt à son commentateur, Arteaga. Alors que le premier avait dénoncé les effets funestes de l'influence française, le second, au contraire, en soulignait les aspects bénéfiques. Bien d'autres auteurs partagèrent son avis et auraient assurément souscrit, sur des modes divers, à cette déclaration de Scipione de' Ricci : « La lumière. . . vient de France. . . ». C'est que pour eux, outre le contenu précis des ouvrages qu'ils prenaient en considération, les livres français

⁸⁹ Les livres entrés à Venise témoignent de la persistance du succès des ouvrages de magie et de sciences occultes. Entre 1750 et 1790, les *Admirables secrets d'Albert le Grand* sont « licenziati » 23 fois, les *Merveilleux secrets de la magie naturelle et cabalistique du petit Albert*, une douzaine de fois, les *Secrets du grand et du petit Albert*, une dizaine de fois (Franco PIVA, *Cultura francese. . .*, op. cit., p. 165-166).

⁹⁰ Ainsi, des ouvrages relevant des Lumières coexistent-ils avec des publications plus traditionnelles, des livres religieux, mais aussi les écrits des apologistes : voir, par exemple, la bibliothèque du prince de Biscari (Domenico LIGRESTI, *Il catalogo. . .*, op. cit.), ou celle du négociant de Vicence, Todaro (Giovanni MANTESE, *I mille libri. . .*, op. cit., p. 56-62).

⁹¹ Mario Infelise, dans son étude sur les Remondini (Bassano, 1980), a justement noté que si l'on a privilégié les ferments des Lumières, la culture « media » est restée bien plus traditionnelle (p. 141-142).

⁹² Ainsi, l'étude de bibliothèques vénitiennes montre que des hommes pourtant considérés comme « retri e conservatori » possédaient les écrits les plus audacieux des Lumières (Mario INFELISE, *L'editoria. . .*, op. cit., p. 272).

⁹³ François FURET, *La « librairie » du royaume de France au 18^e siècle*, dans *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, La Haye, 1965, p. 20 et 28.

se caractérisaient, indistinctement, par des qualités d'ordre et de méthode, de clarté et de simplicité⁹⁴. Or, ces blâmes et ces éloges se rencontrent, dans leur formulation même, dès la première moitié du XVIII^e siècle, quand on déplora l'invasion des livres français, quand, au contraire, on rechercha avidement tout ce qui venait d'outre-monts⁹⁵. À cet égard, la situation des années 80 n'est point originale; elle n'est qu'un moment – peut-être plus intense – dans un processus qui s'était ébauché un siècle plus tôt. Tout ceci amène finalement à penser que la réaction nationale qui caractérisa les lettres italiennes pendant et après la Révolution ne serait pas la seule conséquence de cet événement exceptionnel⁹⁶; elle serait, en fait, au point d'aboutissement d'un mouvement bien plus long, bien plus ample : d'où sa force et son intensité.

Françoise WAQUET

⁹⁴ Pour ces jugements positifs portés sur la culture française et leur formulation, voir, par exemple, *Europa letteraria*, nov. 1769, p. 100; Francesco GUSTA, *Sui catechismi moderni...*, *op. cit.*, p. 111, 132; Henri BÉDARIDA et Paul HAZARD, *L'influence française en Italie au 18^e siècle*, Paris, [1935], p. 40-41; Marino BERENGO, *La società veneta alla fine del Settecento. Ricerche storiche*, Florence, 1956, p. 148; Giovanni Saverio SANTANGELO et Claudio VINTI, *Le traduzioni italiane...*, *op. cit.*, p. 168. La citation de Scipione de' Ricci est tirée d'une lettre de 1788 dans laquelle le prélat soulignait le rôle fondamental des ouvrages des jansénistes français, des « livres d'or » (Maurice VAUSSARD, *Jansénisme et gallicanisme aux origines religieuses du Risorgimento*, Paris, 1959, p. 36).

⁹⁵ Nous nous permettons de renvoyer à notre thèse, *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des Lettres (1660-1750)*, Rome, 1989.

⁹⁶ Comme il ressort de la thèse de Paul HAZARD, *La Révolution française et les lettres italiennes, 1789-1815*, Paris, 1910.